



JOURNAL DU CONFINEMENT

N°43 - 02 mai 2020

COVID, DEUX QUESTIONS ET VOUS. 06

o Je ne me suis jamais autant promenée dans ma ville qui n'est pourtant qu'une petite bourgade de province, en marchant au milieu de la route, et j'y ai découvert des rues, des venelles et des impasses.

o J'aimerais pouvoir encore circuler sur l'asphalte les pieds dans mes baskets, aller chercher mon pain par le plus long chemin.

SYLVIE

*

o J'ai redécouvert le bien-être procuré par les bruits de la nature.

o Si les avions et autres pouvaient devenir silencieux...

MARTINE

*

o Jamais je ne m'étais astreint à tant d'exercices d'écriture différents, ni à tant de contraintes parfaitement arbitraires avec les amis de l'atelier d'écriture.

o J'aimerais pouvoir continuer à rigoler et à m'évader autant à l'avenir qu'en ce moment en lisant les productions réalisées.

M'engager à répondre en une phrase, ça fait un peu promesse d'ivrogne...

MICHEL

*

o Il y a bien longtemps que je n'avais apprécié le silence à ce point.

o J'aimerais que les humains abandonnent tous les engins à moteur.

ISABELLE

*

o Chaque matin c'est le jour de la marmotte. Chaque matin c'est le jour de la marmotte. Chaque matin c'est le jour de la marmotte. Chaque matin c'est le jour de la marmotte...

o J'aimerais tous les matins du monde et que le vent se lève...

JEAN-LUC

*

une chanson

IL PLEUT



il pleut sur mon enfance
et sur la douce France
le souvenir d'un pays lointain
au goût ancien
de nos confidences
a bercé mon enfance

il pleut sur mes voyages
le beau livre d'images
du Canada à St-Paul-de-Vence
dans le silence
des étés trop sages
les jours de repassage

il pleut sur mes tendresses
un mot et tout vous blesse
que reste-t-il des amours enfuies
un mot un cri
et quelques caresses
un air chantant sans cesse

il pleut sur mes musiques
des notes nostalgiques
tout doucement l'âme des poètes
s'en va s'en va
du côté de sète
où dorment les musiques

la mer qu'on voit danser
le long des golfes clairs
monsieur Trenet
je m'y suis baigné
à perdre pied
printemps comme hiver
il fait froid sur la terre

Jeff

JARDINS OUVRIERS



De là-haut, du petit zinc de balsa jaune où l'on embarque son enfance, vers la cinquantaine, sur les ailes de la mélancolie, on n'entend plus rien des bruits de la ville. Ses vaisseaux de béton : tout juste des chiures de mouches sur la mappemonde. On n'a plus le temps, on veut savoir, la vie, le sens des choses, ce qui tient les étoiles et si l'on ne s'est pas trompé de combat.

Le siècle, on l'a passé à arpenter la ville, entrelacs des immeubles, long lacis gris du bitume et des manifs, tache scintillante des néons, orage des colères, on a griffé les murs de nos enthousiasmes et de nos révoltes, empli l'effrayant silence du monde avec nos cris, avec nos chants – ô le chant insolent de la jeunesse, comme il nous faisait battre le cœur...

Mais la mécanique bricolée du coucou d'emprunt sent la déglingue, ça tangué dans la carlingue, le vent nous porte vers le loin, on dérive. On se pose comme on peut sur un terrain de fortune. En plein champ ou c'est tout comme. On se croit perdu, on est au bout du monde.

Alors une voix très lointaine

nous murmure à l'oreille une ancienne chanson. Qui parle de la terre, des remuements de terre sous les étoiles, des grands charrois de fumier et de feuilles dans l'à peine avouable du sol. La vie ! On était parti pour une croisière glorieuse et arrogante, on connaissait les mots, on maniait les certitudes, on poussait la porte du paradis... Et l'on est là, hébété, appuyé contre des tôles d'où l'eau coule patiemment vers des gamelles rouillées, de la boue plein les godasses.

Il faut du temps pour s'y résigner. Et c'est d'abord une chanson qui vient sur les lèvres, une berceuse dont les bribes remontent de l'enfance. La voix de la mère car tout nous vient par elle. Des images anciennes surgissent, le bleu de la lessive et le grand baquet du ciel de mai, la splendeur torse des agates et le dédale coloré des poireaux et des fraises, le tablier ravauté de la grand-mère et le rafistolage métallique des cabanes que ferme à peine un mauvais cadenas.

Et la peine des hommes, la sueur qui coule dans le cou, dans le dos, colle la chemise sur la peau et la cigarette sur les lèvres, la fatigue qui nous jette tout debout dans le sommeil avant, un jour, qu'on tombe pour de bon. Et là-dessus, très fort à nous nouer la gorge, à nous fouailler le cœur, quelque chose d'indicible qui nous vrille et nous terrasse et ressemble très fort à ce qui vaut d'être vécu.

R.W.

FABLE EXPRESS – NOUGARO – Vasy ! Qu'est-ce que t'attends ? Tu vas le saigner ce cochon, oui ou non ?

UN PETIT RÉBUS DE PLEINE ACTUALITÉ...



Attention ! Cette grille
est proprement in-fai-sa-ble
avec ses 13 «U» !

	1	2	3	4	5
A					
B					
C					
D					
E					

Horizontalement

A. Instrument de percussion traditionnel des Samoa. **B.** Hibou solitaire, beau personnage d'Arnold Lobel. **C.** Inselberg en grès de l'Australie. **D.** On ne connaît pas son nom mais on aime ses fruits à la fin de l'été. **E.** Cousin du condor.

Verticalement

1. Pascal Danel a chanté ses neiges. **2.** Autrement dit Gökçedere, chez Erdogan. **3.** (env.) Avec Uku ou Okiti, villes du Nigéria. **4.** (env.) Village du Bengale occidentale, en Inde, sur la Hooghly. **5.** Premier ministre turc de 80 à 83.

SOLUTIONS DU N°42

A. EPELE. **B.** NEVET. **C.** ELEVE. **D.** TENET [Sator arepo tenet opera rotas]. **E.** ENTRE [«ici, Jean Moulin»].

1. ENETE [en été]. **2.** PELEN. **3.** EVENT. **4.** LEVER. **5.** ETETE.

12 E et **13 consonnes** !